

Un chef de file catholique au XIXe siècle : Don Bosco [suite]

Autor(en): **Barbey, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 8

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un chef de file catholique au XIX^e siècle

Don Bosco

II. Les conceptions pédagogiques de Don Bosco

1. La charité, moyen d'éducation

Il est banal de dire d'un saint qu'il s'est distingué par sa charité. Il ne suffit pas, pour caractériser le zèle d'un apôtre, de montrer comment ses entreprises pour le salut des âmes procédaient de la charité. La charité est le facteur essentiel de toute sainteté et le moteur de l'action apostolique chez tous les saints.

Mais si la charité est l'empreinte du même esprit de Dieu sur des individus différents, ce qui nous intéresse, c'est la manière propre à chaque saint de réagir à cette marque de feu, et la manière personnelle à chaque apôtre d'exercer les actes du zèle qu'inspire la même charité.

Pour Don Bosco, ce qui nous paraît caractériser son mode personnel d'être un saint et d'agir en saint peut s'exprimer en trois propositions relatives au rôle qu'il accorde à la charité comme principe d'action pastorale et éducative :

- a) La charité n'est pas seulement le point de départ, la source, le foyer d'inspiration de son comportement et de son zèle.
- b) La charité n'est pas seulement le point d'arrivée, le terme final, l'objectif suprême auquel il tend aussi bien pour lui que pour les âmes qu'il entraîne à sa suite.
- c) La charité est aussi et surtout son moyen d'action, l'instrument par lequel il « accroche » les âmes.

Il en résulte que, son zèle s'étant appliqué au premier chef à l'apostolat par l'éducation, la caractéristique fondamentale de sa pédagogie consiste à faire de la charité du maître pour l'élève une méthode spécifique de l'éducation. Toute la pédagogie salésienne réside en ce principe.

La plupart des traités de pédagogie ont dit avant lui et continuent à répéter que le maître doit être *aussi* un éducateur. Don Bosco pense que le maître doit être *d'abord* un éducateur ; il n'est maître que parce qu'il est *d'abord* éducateur ; il n'est jamais un bon maître s'il n'est pas d'abord, radicalement, un bon éducateur.

Enseigner, c'est donner de son intelligence ; inculquer des habitudes, des règles de conduite, une discipline, c'est donner de sa volonté. Eduquer, c'est donner de sa personne, donner sa personne, se donner à ses élèves, et telle est bien la plus grande preuve d'amour : donner sa vie (on peut aussi traduire : son âme) pour ceux qu'on aime.

Don Bosco n'est pas arrivé graduellement à cette conception, elle n'apparaît pas chez lui qu'au terme d'une longue expérience, ni en conclusion de cogitations théoriques. Si étonnant que cela paraisse, elle s'est imposée à lui dès sa propre enfance avant qu'il eût seulement commencé l'étude du latin. Ce fut au cours d'un des premiers de ces songes mystérieux, songes prophétiques de visionnaire, qui l'éclairèrent tout au long de sa vie. Il ne le comprit pas du tout, assure-t-il, au moment même, mais il ne l'oublia jamais.

Jean avait alors neuf ans ; il apprenait tout juste à lire et à écrire. Son rêve lui fait voir une multitude d'enfants occupés à jouer avec entrain. Dans les cris de plusieurs d'entre eux, il perçoit des blasphèmes qui le mettent hors de lui. Vif comme un petit Piémontais, il leur tombe dessus à coups de poings. Surgit alors un personnage majestueux, qui l'interpelle : « Ce n'est pas avec des coups, mais par la douceur et la charité que tu devras gagner tes amis que voici. » Apparaît ensuite, non moins majestueuse, la mère du premier personnage. « Elle me fit signe d'approcher et me prit doucement par la main. « Regarde », me dit-elle. Je regardai : tous les enfants s'étaient enfuis. A leur place, une multitude de chevreux, de chiens, de chats, d'ours et d'autres animaux. « Voilà ton champ d'action... Rends-toi humble et fort. Et ce que tu vas voir se produire maintenant pour ces animaux, tu devras le faire pour mes fils.... » Et voici que, remplaçant les terribles bêtes, apparurent autant d'agneaux pleins de douceur qui bêlaient et gambadaient en tout sens comme pour fêter cet homme et cette femme. (Desramaut pp. 33-35).

Ceci se passait en 1824 ou 25. Il n'est pas sans intérêt que ce soit encore un songe, soixante ans plus tard, qui offrira à Don Bosco l'occasion de dire qu'une maison est selon son cœur quand l'éducation y est exercée comme le rayonnement de la charité, mais qu'il ne reconnaît pas *sa* pédagogie dans une maison où la charité n'est que la lointaine inspiratrice des intentions éducatives, même si les maîtres se tuent de travail par charité.

Le 10 mai 1884, Don Bosco se trouve à Rome depuis deux mois. Il écrit à ses « très chers fils » de l'Oratoire de Turin. La lettre est fort longue : 15 pages dans le livre du P. Desramaut (pp. 155-170). Il y raconte en détail deux rêves dans lesquels il lui a été manifesté que sa maison est en train de perdre son ancien esprit. Autrefois, pendant les récréations, « tout était vie, tout était mouvement, tout était joie » (o. c., p. 156). Maintenant il lit « dans les gestes et sur le visage de beaucoup de jeunes un ennui, une lassitude, une mauvaise humeur, une

méfiance » qui lui font mal au cœur. « Comment, s'écrie-t-il dans son rêve, redonner la vie à mes chers garçons ? » On lui répond :

— Par la charité !

— Par la charité ? Mais mes garçons ne sont-ils pas assez aimés ?... Ils sont l'amour de toute ma vie.

— Je ne parle pas de vous !

— Et de qui alors ? De ceux qui me remplacent ? Des directeurs, des préfets, des professeurs, des assistants ? Tu ne vois pas qu'ils sont des martyrs de l'étude et du travail ?...

— Je vois, je sais. Mais c'est insuffisant : il manque le meilleur.

— Quoi donc ?

— Que non seulement les garçons soient aimés, mais qu'ils se sachent aimés... Qu'ils soient aimés dans ce qui leur plaît ; que l'on s'adapte à leurs goûts de jeunes garçons ...

... Je regardai et je vis que bien peu de maîtres et d'abbés se mêlaient aux enfants, et que moins encore participaient à leurs jeux. Les supérieurs n'étaient plus l'âme de la récréation. »

Un rêve au départ, un rêve à la fin, tous deux montrent avec une vivacité plastique ce qu'en termes de théoricien nous appelons le principe de la « charité-moyen d'action pédagogique ». D'un bout à l'autre de sa carrière, Don Bosco n'a pas dévié de ce principe fondamental.

Nous aurions pu évidemment l'établir en nous appuyant sur des paroles ou des textes de forme plus didactique empruntés à Don Bosco. Mais l'occasion était trop belle, de donner cet exemple de ses procédés de persuasion assez particuliers ; ils montrent bien, de reste, qu'il était plus un pédagogue d'inspiration que de raison, d'intuition que de science acquise.

2. La « familiarité »

On objectera peut-être : c'est prendre décidément les choses par le petit bout que d'assigner comme critère essentiel de la valeur d'un éducateur son comportement pendant les récréations.

Que cela nous convienne ou non, ce n'est pas l'opinion de Don Bosco. De sa part, il y a là plus qu'un mode original de s'exprimer, plus qu'un style entièrement étranger à la peinture abstraite des idées.

L'idée foncière de Don Bosco est que la relation « maître-élève », la relation « éducationnelle » — si vous voulez absolument du style abstrait, on peut quand même vous en servir ! — que cette relation dépend du type de contact existant entre les deux partenaires. Si le contact n'est que d'enseignant à enseigné, si les rapports sont exclusivement scolaires, didactiques, seule l'intelligence est engagée de part et d'autre. Or il n'y a

pas formellement éducation, si le fond de la personne n'est pas engagé de part et d'autre. Et il n'est atteint, mis en jeu, mis en contact d'échange que dans des situations affectives naturelles, spontanées, détendues, ouvertes, comme celles de la libre et confiante conversation, de la joyeuse récréation, du jeu. La libre communication ludique est pour Don Bosco le premier pas, la première ouverture, qui permet ensuite la libre communication d'âme à âme, en profondeur.

Il faut avoir le courage de le dire : l'école établit entre le maître et l'élève une situation « artificielle ». Qu'on ne voie pas là un jugement dépréciatif. Certes, dans le mouvement de l'Education nouvelle, beaucoup en tireront cette conclusion défavorable et pédagogiquement subversive. Il ne s'agit pourtant pas de cela, surtout chez Bosco qui a créé tant de cours du soir, de classes et d'écoles. Il s'agit simplement de qualifier le *fait* que l'éducation, même intellectuelle, relève d'un « art ». L'école, comme la culture qu'elle propage, n'est pas un fait de nature. Mais si l'art pédagogique n'est pas la nature, il peut, il doit, il est « fait pour » enrichir la nature de l'enfant. Il n'y parvient que s'il prend racine dans la nature, si la relation « artificielle » maître-élève s'appuie, se greffe sur des relations naturelles, émanant de la vie, spontanées et libres comme la vie, entre ces deux êtres humains, dont l'un est magister et l'autre disciple. Faute de cet appui, la situation scolaire demeure guindée dans l'artificiel. Avec cet appui, et c'est une condition *sine qua non*, elle peut dépasser ce stade, pour devenir à son tour une situation « naturelle » et créer une relation interpersonnelle vivante. Et alors l'enseignement est un acte éducatif et non seulement didactique.

Don Bosco exprime ces idées d'une manière infiniment plus simple et plus concrète. Entre maîtres et élèves, dit-il, doit régner la *familiarità*. Pour traduire sans trahir, ce n'est pas familiarité qu'il faut dire. Il faudrait inventer le mot de *familialité*. Il s'agit en effet d'un mode de vie familial (Desramaut, p. 157, note 113), dont un personnage de ses rêves dit qu'il « produit l'affection, et l'affection engendre la confiance... ; sans (lui), l'affection ne se prouve pas, et sans cette preuve, il ne peut y avoir de confiance... Jésus-Christ se fit petit avec les petits et porta nos faiblesses. Voilà bien le maître de la *familiarità* ! Le professeur que l'on ne voit qu'au bureau est professeur et rien de plus ; mais s'il partage la récréation des jeunes, il devient comme un père » (ib. et p. 162).

Don Bosco résume ce principe dans une brève formule : « Sans affection, pas de confiance, pas d'éducation. » En un mot : le maître ne doit pas être distant. Il n'y a pas de contact à distance ; donc pas d'éducation sans contact « personnel ».

On peut se demander dans quelle mesure sur ce point, Don Bosco a été suivi comme un chef de file. Aucun éducateur chrétien ne récusera le rapport fondamental « éducation-charité », énoncé par Don Bosco comme principe de base. Mais il n'en va pas de même pour la

transposition de ce principe dans la pratique pédagogique au sens de la *familiarité* où l'entend Don Bosco. De son vivant, chez ses propres fils, il a vu poindre le retour à la routine. Il l'a noté en rapportant le songe de 1884. « Beaucoup ne se sentent plus la force de supporter les fatigues d'autrefois », note-t-il. C'est là contre qu'il réagit. Nous avons toutes raisons de croire qu'il a été écouté alors dans sa maison. Mais au-delà de son Œuvre, c'est peut-être s'aventurer un peu que d'affirmer que son message a pénétré profondément. Nous y reviendrons.

3. L'acceptation patiente des « défauts » de la jeunesse

Saint Paul a chanté les qualités de la charité dans un chapitre lyrique de la I^{re} Epître aux Corinthiens (ch. 13). De toutes ces qualités, celle que Don Bosco met au premier plan, comme une condition nécessaire à l'éducateur, est peut-être exprimée par ces mots : *Caritas patiens est, omnia suffert, omnia sustinet*, la charité est patiente, elle endure tout et supporte tout.

Les jeunes ne sont pas toujours commodes et nous sommes si souvent énervés.

Il ne faut pas oublier pourtant que Don Bosco n'oppose pas sa conception de l'éducateur chrétien à celle de l'éducateur non chrétien. Cela va tellement de soi qu'il y insiste à peine. Il l'oppose à un certain type d'éducateur chrétien, qu'il a connu, dont il a souffert dès sa jeunesse, dont il a vu plus tard les échecs et parfois les méfaits. L'une de ces contrefaçons de l'éducateur chrétien, nous l'appellerons d'un de ces mots simples qu'aimait Don Bosco : l'éducateur *impatient*.

Don Bosco, a-t-on dit avec raison, est le « fils de sa mère ». En quoi il ressemble à Pestalozzi. De Maman Marguerite il a appris l'amour de Dieu dès son enfance, l'union de la souffrance et du sacerdoce au jour de son ordination, tant d'autres belles choses qu'on a peine à taire pour ne pas sortir du sujet. En elle il a contemplé le modèle vivant de l'éducatrice ; c'est à elle qu'il devait penser quand il prônait, dans ses maisons, le climat familial, la *familiarità*. Et pourtant, il est un point sur lequel, après avoir reçu d'elle tant de leçons, il a fait la leçon à sa sainte Maman Marguerite. C'est à propos de la patience envers les jeunes, précisément.

Quand elle vint le rejoindre au Valdocco, au lendemain de la Toussaint 1946, elle ajouta, aux travaux du ménage, la culture d'un coin de terre. Il fallait bien produire quelques légumes, pour nourrir ces garçons affamés, peut-être aussi des fleurs pour la chapelle. Or un jour que, sous l'experte direction d'un ancien *bersagliere* que Don Bosco avait promu maître de sports, les garçons jouaient à la guerre, l'ennemi se trouva acculé à la frêle barrière qui marquait la frontière du royaume des choux et des épinards. Terrain neutre, certes, mais que vaut une neutra-

lité sans armée, n'est-ce pas ? Les vaincus n'ont qu'une ressource, renverser la palissade et chercher leur salut dans la fuite. Ce qu'ils firent. Et ainsi périrent les espoirs jardiniers de Maman Marguerite. Qui protesta, bien sûr, mais n'obtint d'autre satisfaction que d'entendre son fils déclarer avec un sourire résigné, en écartant les bras : « Ils sont jeunes ! »

Ils sont jeunes, bruyants, brise-tout : y a-t-il là péché, obstacle à l'œuvre de Dieu ? Non ? alors patience. Ne pas confondre mon désir de commodité avec la volonté de Dieu.

Un autre jour, on a hospitalisé des vagabonds. Au petit matin, ils ont déguerpi avec draps et couvertures. Cent frasques de ce genre finissent par décourager la sainte femme. Elle a soixante-cinq ans. Elle n'en peut plus ; elle va rendre son tablier. Son fils la prend alors doucement par le bras, l'amène au pied du Crucifix, et le lui montre sans un mot. Elle n'avait pas étudié d'autre livre de pédagogie, Maman Marguerite. Elle a tout de suite compris. Elle est restée. Jusqu'au bout de ses forces. Elle est morte à la tâche. Dans le mot patience, il y a la même racine que dans le mot Passion. La Passion du Sauveur, œuvre d'amour, nous enseigne une patience infinie. Passe encore pour le vacarme et les frasques d'étourdis. Mais faut-il être doux et patient même en face du mal caractérisé ?

Don Bosco n'hésite pas. Il n'éloignera que les vicieux incorrigibles et contagieux, et encore après avoir tout essayé, et en y mettant le plus de discrétion possible. Mais pour les autres, qui mentent, qui trichent, qui chapardent, ne faut-il pas sévir ? La crainte du gendarme n'est-elle pas aussi un moyen d'éducation ? Cette question nous amène au fameux débat sur la répression et la prévention, où certains voient le nœud de la pédagogie salésienne.

4. La méthode préventive

C'est à dessein que je n'ai pas mis cette question en tête de l'exposé des conceptions éducatives de Don Bosco. Il me semble qu'on en atténue sigulièrement la portée en les réduisant à la préférence accordée à la méthode préventive sur la répressive. Une pareille « réduction » est bien caractéristique de l'idée courante, selon laquelle éduquer, c'est surtout gronder et punir. Comme s'il n'y avait que deux types d'éducateurs : celui qui punit toujours et celui qui ne punit jamais. Le fait est pourtant que, n'ayant jamais trouvé le temps d'exposer par écrit l'ensemble de ses idées, Don Bosco a consacré un « traité »¹, nous dit-on, à la méthode préventive. Un traité ! je vous le demande : onze petites pages, en guise d'introduction au Règlement pour ses maisons ! On oublie qu'il ne désigne lui-même cette étude que comme une « esquisse »,

¹ Desramaut, o. c., p. 143, note 104.

une « table des matières »² d'un livre, qui ne verra jamais le jour. On oublie qu'il n'avait pas la tournure d'esprit systématique. On oublie qu'à la demande d'un prêtre qui lui demandait son système, il répondit en murmurant : « Mon système ? Mon système ! Mais je ne le connais pas moi-même ! Je n'ai eu qu'un mérite : aller de l'avant selon l'inspiration du Bon Dieu et des circonstances. » C'est du moins la réflexion que lui prête son principal biographe français, le P. Auffray (p. 338).

Analysons pourtant les pages qu'il consacre à la comparaison des deux méthodes.

« Deux méthodes, écrit-il, ont toujours été en usage dans l'éducation des jeunes : la méthode préventive et la méthode répressive. » On notera qu'il ne s'attribue pas la découverte de celle qu'il préconise.

« La méthode répressive consiste à faire connaître la loi aux subordonnés, à les surveiller ensuite pour découvrir les délinquants et leur infliger, quand il y a lieu, le châtement qu'ils ont mérité. Là où elle est appliquée, la parole et le regard du Supérieur doivent demeurer constamment sévères et plutôt menaçants et lui-même doit éviter tout rapport familial avec ses inférieurs » (Desramaut, o. c., p. 144).

La méthode préventive est « toute différente, j'allais dire opposée ». Pour plus de clarté, nous introduirons une distinction entre son aspect négatif et son aspect positif.

Par rapport à la méthode répressive, la méthode préventive a un aspect négatif, en ce sens qu'elle écarte le plus possible le recours aux punitions, qui est au contraire, pour l'autre, presque la fonction principale. Après ce que nous avons dit, le motif paraît assez clair dans l'optique de Don Bosco. Eduquer est un acte émanant directement de la charité : or punir n'est certainement pas le premier acte de la charité envers le prochain ! Il ne faut donc y recourir qu'en tout dernier ressort. Et même alors n'y recourir que si l'on est sûr que la punition envisagée sera éducative. Or cela n'est jamais le cas (et par conséquent la punition n'est jamais admissible) si elle est :

— humiliante,

— irritante,

— publique.

tandis que cela peut être le cas si elle est :

— raisonnable,

— appliquée sans altérer l'affection qu'on porte à l'élève, ni le contact de confiance de sa part,

— individuelle et privée.

Mais l'essentiel de la méthode préventive consiste dans son aspect positif. Il ressort des termes mêmes qui désignent la méthode comme

² Ib. p. 143.

préventive. Si l'on réussit à prévenir les fautes, à les rendre quasi impossibles, alors on n'aura plus à punir. Comment y parvenir ? Don Bosco répond : par la surveillance. « Faire connaître les ordonnances et les règles d'une institution et... surveiller ensuite les élèves de telle façon qu'ils demeurent toujours sous le regard attentif du directeur ou des assistants... Ceci implique que le directeur devra se consacrer totalement à ses éduqués et ne jamais assumer d'obligations qui le distraient de ses fonctions ; il lui faudra au contraire se trouver constamment avec ses élèves toutes les fois qu'ils ne seront pas régulièrement occupés, à moins que d'autres ne les assistent comme il se doit » (Desramaut, o. c., pp. 144-145 et 147).

Avouons-le : ce mot de surveillance, de « surveillance de toutes les minutes » (Auffray, p. 341), nous hérisse. Et c'est bien pourquoi je crains qu'on ne fasse tort à la pédagogie salésienne en la centrant sur cette pratique de la surveillance. Car nous sommes imprégnés de souvenirs d'écoles où se pratique la méthode répressive – celle que Don Bosco condamne –, de souvenirs de collèges où le surveillant, où le préfet de discipline sont les malheureux préposés à la répression (nous espérons, du moins, qu'ils en sont malheureux).

La surveillance à la Don Bosco est tout autre chose. Il vaudrait mieux parler d'une présence affectueuse, et vigilante parce qu'affectueuse. Ce n'est pas au surveillant « classique » qu'on donnerait cette consigne : « Tâche de te faire aimer plutôt que de te faire craindre » (*Consignes aux directeurs*, Desramaut, o. c., p. 172). Cette consigne nous ramène à la charité ; et Don Bosco dit précisément que sa méthode préventive « repose tout entière sur ces mots de saint Paul : « *Caritas benigna est* », etc. (Desramaut, p. 147).

Dans cette perspective surnaturelle, l'éducateur doit se faire aimer pour amener l'enfant à ce Dieu qui est amour. On voit, dès lors, en quel sens large il faut entendre la méthode préventive. Elle est plus qu'un aspect de l'éducation : elle en est l'âme. Elle empêche le mal pour conduire au bien. Et de ce Bien infini, l'enfant se rapproche par trois moyens positifs :

- la *communion* – Don Bosco proscrit les communions générales obligatoires ;
- la *confession* – Don Bosco proscrit les confessions obligatoires à date fixe pour telle classe, pour tel groupe ;
- la *dévotion à la Sainte Vierge*.

Entrer dans plus d'explications à ce sujet dépasse les cadres de cet exposé.

5. Joie et optimisme de l'éducateur

Saint Paul dit encore que la charité « espère tout ». La pédagogie de Don Bosco n'est ni pessimiste, ni triste. Il ne veut pas que l'éducateur

soit un « chevalier à la triste figure », mais qu'il entraîne ses élèves dans une atmosphère de joie. « Partout des chants et des rires ; partout des abbés et des prêtres, et autour d'eux les garçons qui criaient joyeusement » (*De la charité*, Desramaut, p. 156). Tel était l'Oratoire primitif. Ce qu'il faut pour rénover l'Oratoire de 1884, c'est que les garçons « retrouvent leur vivacité d'autrefois, leur allégresse, leur exubérance » (ib. p. 159). Il n'a pas oublié qu'à 16 ou 17 ans, à Chieri, quand il faisait ses classes secondaires, il avait fondé avec ses condisciples la « Société de l'Allégresse » (Ghéon, *Saint Jean Bosco*, Flammarion, 1935, p. 73)

On ne peut s'empêcher de rapprocher ce fait de certaines tendances de l'Ecole nouvelle, particulièrement sous sa forme italienne. N'est-ce pas notre compatriote tessinoise, M^{me} Boschetti-Alberti, qui, vers les années 1930, baptise sa conception l'Ecole sereine ? Quatre ou cinq siècles plus tôt, ne trouve-t-on pas, chez les humanistes qui fleurissent autour de Laurent le Magnifique, le plan d'une école de la joie ? Toutefois la veine italienne n'est pas seule en cause, s'il est vrai que Claparède, avant de se rallier à la formule de l'éducation *fonctionnelle*, avait donné sa préférence à la dénomination d'éducation *attrayante*.

Quoi qu'il en soit, on peut se demander si la joie de Don Bosco est la même que celle de l'Education nouvelle, au XV^e ou au XX^e siècle. Nous concluons donc ce chapitre par une comparaison entre la pédagogie de Don Bosco et celle de l'Ecole nouvelle.

6. Don Bosco et l'Ecole nouvelle

Don Bosco mourra en 1888. Et c'est en 1889 que le D^r Cecil Reddie fonde à Abbotsholme la première *New School*. De toute façon, s'il y a des rapports entre la pédagogie salésienne et l'Ecole nouvelle, Don Bosco se trouve, par rapport à celle-ci, dans la position d'un précurseur.

Mais ces rapports existent-ils ? Nous n'en avons guère trouvé de trace dans les ouvrages qui propagent le nouveau style pédagogique, que leurs auteurs fussent anglais, allemands, français, italiens, belges ou suisses. Peut-être en aurait-on parlé davantage si sa robe n'eût pas été aussi noire...

Reste la possibilité de relever des ressemblances, peut-être même une certaine convergence.

Reprenons point par point les qualifications de l'éducateur selon Don Bosco.

1. La *joie* salésienne est le fruit de la charité (Saint Paul), de l'union à Dieu, c'est une joie surnaturelle qui retentit dans la vie quotidienne du maître et des élèves chrétiens. La *joie* de l'Ecole nouvelle est plutôt la joie de vivre, de grandir et de s'épanouir, joie vitale, joie naturelle ; elle fait abstraction de la joie des enfants de Dieu ; sans

l'exclure, elle ne s'en inspire pas immédiatement. Au contraire la joie salésienne, d'essence surnaturelle, inclut par redondance la joie naturelle.

2. La *méthode préventive* de Don Bosco et la méthode libérale de l'Ecole nouvelle se ressemblent par leur opposition commune à une méthode essentiellement répressive. Mais elles se distinguent entre elles par une conception différente de la liberté de l'enfant et de l'attitude qui en résulte chez l'éducateur. Pour l'Ecole nouvelle, la liberté est la valeur suprême de l'être humain ; pour Don Bosco, la valeur suprême est la capacité d'adhérer à Dieu ; la liberté du mal est un mal. Pour l'Ecole nouvelle, il faut laisser à l'enfant le plus tôt possible l'exercice de sa liberté en tout domaine, et ne lui imposer « du dehors » aucune loi, aucune règle de conduite, aucune prescription ou interdiction verbale. Pour Don Bosco, l'enfant ne doit pas être livré à lui-même dans l'usage de sa liberté : il faut lui faire connaître ce qu'il doit faire ou ne pas faire et le suivre d'un regard attentif qui l'empêche de faire mauvais usage de sa liberté.

3. Sur le point de la suppression des *distances* entre maître et élève et de leur intégration dans une communauté quasi familiale, comme sur le plan de la patience, l'accord est maximum entre les deux systèmes. Le motif en est pourtant différent, différente aussi la conséquence sur le plan didactique. La communauté affective n'empêche pas, selon Don Bosco, que le maître doive enseigner, exposer, inculquer et exhorter, tandis que, pour l'Ecole nouvelle intégrale, le maître doit uniquement aider l'élève à découvrir lui-même la vérité, mais non la lui découvrir.

Rien n'est plus étranger à la pédagogie de Don Bosco que la neutralité scolaire et l'agnosticisme de base de certaines ailes de l'Ecole nouvelle. Mais rien ne lui serait plus étranger aussi que le refus d'adopter ce que nous appelons les techniques pédagogiques nouvelles en les animant de l'esprit chrétien.

LÉON BARBEY